

# La Commune

CRÉATION

## *Hypérion*

d'après le roman *Hypérion*  
de Friedrich Hölderlin  
adaptation Marie-José  
Malis et Judith Balso  
mise en scène  
Marie-José Malis

avec Pascal Batigne, Frode Bjørnstad,  
Juan Antonio Crespillo, Sylvia Etcheto,  
Olivier Horeau, Isabel Oed, Victor Ponomarev  
et des comédiennes amateurs Adina Alexandru,  
Lili Dupuis, Anne-Sophie Mage

FESTIVAL D'AVIGNON  
DU 8 AU 16 JUILLET 2014  
SALLE BENOÎT XII  
RELÂCHE VEN 11

LA COMMUNE  
CENTRE DRAMATIQUE  
NATIONAL D'AUBERVILLIERS  
DU 26 SEPTEMBRE  
AU 16 OCTOBRE 2014

DURÉE ESTIMÉE 3H SANS ENTRACTE

contact presse Claire Amchin  
01 42 00 33 50 – 06 80 18 63 23  
claire.amchin@wanadoo.fr

Des visuels sont téléchargeables  
sur [www.theatredelacommune.com/presse](http://www.theatredelacommune.com/presse)

# Aubervilliers

# Hypérion

d'après le roman *Hypérion* de  
**Friedrich Hölderlin**  
traduction **Philippe Jaccottet**  
adaptation **Marie-José Malis** et  
**Judith Balso**  
mise en scène **Marie-José Malis**

avec **Pascal Batigne, Frode  
Bjørnstad, Juan Antonio Crespillo,  
Sylvia Etcheto, Olivier Horeau,  
Isabel Oed, Victor Ponomarev**  
et des comédiennes amateurs  
**Adina Alexandru, Lili Dupuis,  
Anne-Sophie Mage**

assistants à la mise en scène **Emilie  
Hériteau** et **Eddy d'aranjo**  
scénographie **Jessy Ducatillon,  
Adrien Marès** et **Jean-Antoine  
Telasco**  
création lumière **Jessy Ducatillon**  
création sonore **Patrick Jammes**  
costumes **Zig et Zag**

construction décor **Lucas Frankias,  
David Gondal, Adrien Marès,  
Jean-Antoine Telasco** et **Olivier  
Tridon**

régisseur général **Richard  
Ageorges**  
régisseur lumière **David Pasquier**  
régisseuse son **Géraldine Dudouet**  
régisseur technique scène et  
accessoires **Adrien Marès**

chargée de diffusion  
**Béatrice Cambillau**  
06 72 51 00 09  
bcambillau@free.fr

*Hypérion ou l'Ermite de Grèce* est  
publié à la NRF Poésie / Gallimard,  
édition 1973.

**production** La Commune centre  
dramatique national d'Aubervilliers  
**coproduction** Compagnie La  
Llevantina, Comédie de Genève,  
Théâtre de l'Archipel - Scène  
nationale de Perpignan, CCAS  
(Caisse centrale d'activités sociales  
du personnel des industries  
électriques et gazières), Festival  
d'Avignon **avec le soutien de** la  
Région Île-de-France

FESTIVAL D'AVIGNON  
DU 8 AU 16 JUILLET 2014 / 18H  
SALLE BENOÎT XII  
RELÂCHE VEN 11

LA COMMUNE CENTRE DRAMATIQUE  
NATIONAL D'AUBERVILLIERS  
DU 26 SEPTEMBRE  
AU 16 OCTOBRE 2014  
DURÉE ESTIMÉE 3H SANS ENTRACTE

TOURNÉE (EN COURS)

LES QUINCONCES-L'ESPAL,  
SCÈNE CONVENTIONNÉE,  
THÉÂTRES DU MANS,  
LES 6 ET 7 NOVEMBRE 2014

COMÉDIE DE GENÈVE,  
DU 2 AU 6 DÉCEMBRE 2014

THÉÂTRE DE L'ARCHIPEL  
- SCÈNE NATIONALE DE PERPIGNAN,  
LES 15 ET 16 DÉCEMBRE 2014

THÉÂTRE NATIONAL  
DE STRASBOURG,  
DU 10 AU 21 JANVIER 2015

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE  
- CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL,  
DU 27 AU 31 JANVIER 2015

*Les cœurs qui avec leur force ressemblent aux choses célestes,  
avec tonnerre, vont venir.*

Je voudrais adapter à la scène, le roman de Hölderlin, *Hypérion*. Cette adaptation réunira sur scène les comédiens de ma compagnie, La Llevantina, et de jeunes comédiens amateurs.

Je veux l'adapter parce que *Hypérion* est le roman écrit par un jeune homme au soir de la Révolution française pour qu'une nouvelle révolution de la jeunesse réussisse. Parce que ce roman parle de la Grèce, de la révolution en Méditerranée. Parce qu'il est écrit par Hölderlin qui est un ange, l'inventeur d'une modernité véritable et le poète le plus haut. Et parce qu'aussi K.M. Grüber avait adapté ce roman dans les années 70.

Je veux que nous soyons ainsi, acteurs, jeunes gens dans ce vieux pays de l'universalité, penchés ensemble à penser ce roman et la politique de pur soleil qu'il invite à désirer.

Je pratique un théâtre de la pensée. Il n'est ni froid ni désertique. Il n'est pas non plus désarmé ni conforme. Il est peut-être aujourd'hui, plus scandaleux que d'autres. Il est celui de la fraternité et de la confiance. Il est joie, travail et invente un temps et un principe d'adresse. Il dit que le théâtre est le seul lieu public constituant qu'il nous reste. Il construit ses représentations comme les veillées d'occupation ou d'attente d'une aube vraie : longue veille d'une pensée qui cherche son issue. Une veillée, où de comprendre ce qu'il nous arrive, de le comprendre vraiment, en termes éclaircis et en corps re-disposés par les conséquences, toutes les conséquences, nous serons sauvés.

Et qu'il faille pour cela que le théâtre entraîne ses acteurs dans la lente et bouleversante tâche de la pensée, pour qu'avec eux se configure sa place dans nos vies, eh bien je le salue et l'en aime chaque jour davantage. Surtout à éprouver que, par là, je suis de ceux de mon temps qui rassurent le théâtre sur sa force. Oui, je l'épuise mais en même temps, aussi, au bout de la nuit, j'en réitère la nouveauté. Ah ! quand le théâtre est reconnu (et pas seulement enregistré ou défait).

Alors, après avoir monté Pasolini, Kleist, Pirandello, je reviens encore et toujours à ce théâtre de la pensée. Long travail nouveau de ce petit roman absolu : qu'avons-nous manqué d'aimer pour que nos politiques réussissent ?

Il faudra bien, un jour, entrer dans un vrai temps nouveau...

*« parce qu'il y a – nous voici au nœud de la question – une idée directrice que tout le monde partage – sincèrement ou insincèrement –, l'idée que la pauvreté est le plus grand malheur du monde, et que donc, à la culture des classes pauvres doit se substituer la culture des classes dominantes »*

Pier Paolo Pasolini, *Lettres Luthériennes*

**Marie-José Malis**

# *Hypérion* : 1794

C'est le grand roman de Hölderlin, qu'il écrit en méditation immédiate sur la Révolution française. Il met en scène un jeune homme, un jeune Grec, durant l'occupation de la Grèce par les Turcs au XVII<sup>e</sup> siècle. Ce jeune homme voit son pays, la Grèce, l'immense Grèce, devenue un pays servile, et il se demande comment redonner à son peuple la possibilité d'agir sur son destin.

Hypérion c'est la jeunesse, une jeunesse coupée de l'Histoire et qui se remet à penser les conditions très précises par lesquelles elle pourra renouer avec la dimension de l'événement. C'est toute une redéfinition de l'amitié, de l'amour, de la conception de la nature et bien sûr de la politique et de son organisation concrète qui est mise en jeu par le roman.

C'est un roman culte pour beaucoup de gens car il est le roman des aspirations de la jeunesse en même temps qu'un texte très profond sur les catégories de la politique, celles qu'il faudrait inventer pour dépasser les échecs que nos révolutions ont connus. Beaucoup pensent que Hölderlin a dressé dans ce texte les tâches de la modernité politique, tâches qui sont encore les nôtres.

Cela fait des années que je souhaite tenter de l'adapter. K. M. Grüber en avait fait une adaptation mémorable pour le stade olympique de Berlin dans les années 70, au moment des mouvements gauchistes armés allemands. Il y réglait les comptes de l'Allemagne avec sa propre Histoire. Il mettait en scène, stupéfiant le regard dans un stade glacé et désertique, le romantisme éperdu de la jeunesse allemande, sa colère, sa volonté de vivre et son nihilisme tout à la fois.

Aujourd'hui plus que jamais ce projet me semble nécessaire. Il suffit sans doute de dire que c'est la jeunesse grecque et méditerranéenne qui s'y cherche et une politique de pur soleil. Et je pense aussi que la France a besoin d'être confrontée à ce pourquoi elle a compté dans l'Histoire universelle de l'émancipation. **M.-J. M.**

# La jeunesse et sa place dans le monde

Hölderlin met en scène la jeunesse méditerranéenne. C'est une jeunesse moderne, elle a perdu le passé, elle est coupée à jamais de l'Antiquité, elle vit sous une époque humiliante et vulgaire, où règnent le calcul et la haine de l'élévation. Et voilà que cette jeunesse dit pour elle-même ce qui est bon et qu'elle réinvente une politique de pur désir. Sur la place Tahrir du Caire, durant les « 18 jours », on pouvait lire des slogans tels que « Bienvenue aux hommes libres ! ». Hypérion lève une armée de libération. Il connaît la vie de l'action. Il touche à tous les possibles. Et il échoue, trahi par les fanatiques, les opportunistes, les hommes de la peur et de l'ignorance. Il échoue, avant d'entrevoir, éclairé par la figure de Diotima, une autre voie possible qui est peut-être notre seule véritable alternative.

C'est absolument merveilleux de voir à quel point le roman contient toutes les figures de notre temps, et tous les obstacles actuels d'une nouvelle politique. C'est le « Printemps arabe », sa splendeur et sa confiscation provisoire, c'est la détesse grecque, ce sont les tentations gauchistes, ou droitières, nihilistes, de notre propre jeunesse. C'est aussi ce que nous voyons tous : comment la jeunesse aime la vie, la demande pour elle-même, comment elle a une idée très haute et précise de ce que c'est que vivre selon le cœur. Vivre, sur la Terre, comme des Dieux, disait Hölderlin.

Peu de textes ont à ce point fait place à la jeunesse : pas seulement pour la plaindre ou pour la dramatiser, mais pour la remettre au centre du monde. Ce n'est pas un roman de l'échec de la Révolution. C'est un roman dont les pistes affirmatives n'ont jamais été sondées en plan de conséquences réel. Hölderlin y prend acte d'une chose. Quelque chose s'est passé que l'on croyait impossible. Alors, cela est de nouveau et à jamais possible. Dont il nous faudra désormais assumer les conditions réelles. C'est ainsi que ce roman est un roman que la jeunesse a toujours ressuscité. Parce qu'il est écrit pour elle, pour qu'un jour la jeunesse soit le vrai temps du monde. **M.-J. M.**

# Hölderlin qui toujours nous a attendus

Il y a des textes qui sont des analyseurs historiques. Ces textes étonnants sont ceux qui mettent en métaphore le temps, ou plutôt l'arrivée dans le temps d'un nouveau problème. Quand il le faut, ces textes réapparaissent, comme des visages dormant sous la brume des lacs et qu'un vent nouveau libère. Ils refont surface et s'enfoncent de nouveau dans la matière de nos vies, pour l'aider. Ces textes tissent des constellations de génération en génération : envois, appels, éclaircies, reprises, relances... Dieu sait si Hölderlin fait constellation. Il est, pour des artistes majeurs, l'étoile qui polarise : Grüber, Tanguy, Maguy Marin, Straub/Huillet, Lacoue-Labarthe, Lacan, Blanchot, Godard, Monteiro, Badiou, Pasolini... C'est par eux que je l'ai trouvé et si l'on peut dire qu'une parole vous change à jamais, c'est de la sienne que je voudrais le dire.

Textes dangereux, qu'il s'agit de lire pas seulement plus ou moins bien mais de sorte qu'ensuite une porte ne sera pas fermée, si je puis dire. C'est ainsi que je m'explique par exemple sur ce que fut pour moi la tâche de mes mises en scène du *Prince de Hombourg*, de mes deux Pirandello etc. À mal les lire, il me semble que j'aurais fermé une porte dans l'époque. Je puis dire qu'il y a dans ces textes une sorte d'ouverture à peine visible, un chas d'aiguille. Et c'est comme si on avait le pouvoir de les condamner, de les empêcher, de les recouvrir pour les dix ou vingt années à venir. On peut les laisser dormir, mais le pire c'est de les réveiller pour les affaiblir et en même temps collaborer ainsi à la passion de l'époque, collaborer à sa passion de la paresse, de l'impuissance et de ses intérêts. Rater le chas. Et surtout, oui surtout, prétendre qu'il n'y en pas mais plutôt qu'un chas, un « plateau », un « paysage », une « ambiguïté » ou que sais-je... Pour *qu'une porte ne soit pas ouverte*, ce que le théâtre fait souvent. Où se joue aujourd'hui, la tâche essentielle du metteur en scène, en même temps, je crois, que celle des politiques.

Donc : non. Il y a parfois des sauts, des chas d'aiguille, de réelles inventions du sublime, obliques, quasi invisibles, à peine éclairées, à peine matérialisées, mais ainsi justement événementielles et radieuses. C'est en cherchant cela que s'ordonne mon rapport au répertoire et à l'histoire du théâtre. Un rapport au théâtre que l'époque ne comprend plus souvent, ou qu'elle renvoie à des effets d'académisme. Tant elle a désappris à aimer le théâtre, paresseusement adoratrice de je ne sais quel diktat de la modernité, une modernité dont elle ne connaît la plupart du temps aucun des termes philosophiques réels, aucune des clés.

Quelle est la pensée de ce texte ?

C'est qu'il n'y a pas de révolution sans poète qui invente une nouvelle sensibilité des hommes.

C'est que la révolution politique, amoureuse de justice et d'égalité, ne pourra pas durer dans la vie sans que le cœur ait appris à aimer le monde autrement. C'est qu'il faut changer nos catégories. Aimer la terre autrement. Et surtout oui, je ne saurais le dire autrement, aimer la pauvreté. Voir les conséquences de ce nouvel amour. Non pas sacrificiel. Non pas oriental ou chrétien, ou je ne sais quoi de semblable qui soit fantasmatiquement originel. Mais une nouvelle invention. Une MODERNITÉ. Qui réorganise et revitalise tout.

Et surtout qui repense tout en des termes que l'humanité n'a pas encore tout à fait osés : qu'est-ce que serait une économie qui mettrait son ingéniosité à organiser cette frugalité gaie ? Nouvelles productions. Nouvelles inventions pour l'industrie des hommes. Nouvelle économie. Nouvelle technicité. Avec de nouveaux buts, de nouveaux objectifs qui aujourd'hui nous semblent comme des rêves d'enfant, des fioretti joyeux et incompréhensibles, des productions de déroutes consenties, d'occupations oiseuses, une organisation spirituelle du plein et du délié, de l'ajouré, du détourné, du retiré, du mesuré, et plus seulement la mécanique de ce qui est produit ou avalé en plus. Hölderlin est là tout entier, si profond, si terriblement moderne que c'est à peine si l'on a entrevu la richesse de ses nouvelles assignations. Ces questions, ce sont les nôtres bien sûr. C'est le moment où cela revient. Il faut que les printemps arabes nous aident à entrer dans cette nouvelle séquence. Il faut que leurs révolutions comprennent, comme le permet Diotima à Hyperion, ce qui nous manque pour qu'elles réussissent.

À l'heure où l'on se décide à relire l'histoire de ce que fut notre Révolution française, de ce que fut la tentative de Robespierre notamment, délivrée d'une diabolisation qui a été si utile au capitalisme comme à la social-démocratie, l'idée géniale de Hölderlin, celle qui articulait le destin de la révolution à la construction entière d'une nouvelle sensibilité avec ses nouveaux mythes, motifs, plis, goûts, tropismes, que Hölderlin appelait très volontairement, « une nouvelle Église », tant cette construction devait être totale, cette idée redevient une urgence. Pauvreté et modernité. Rien que de penser que cela pourrait être notre tâche, cela donne envie de vivre<sup>1</sup>. **M.-J. M.**

1 Et c'est par là aussi, que j'entre en dialogue avec mon époque de théâtre. Et qu'en un sens, je réponds ou essaie d'enrichir ce qui s'est annoncé comme nouveau. La révolution redevient l'objet de notre examen : Creuzevault/Notre Terreur, Ostermeier/Ibsen... Et cette tâche aussi donne envie de vivre : dans ce temps du théâtre, alors...

# L'espace

J'ai dans l'œil les photographies de la salle d'attente d'une gare où les acteurs de *La Mort d'Empédocle* mise en scène par K. M. Grüber attendaient le train de l'Histoire, les photographies de la dernière *Électre* de Vitez avec le port du Pirée visible depuis les portiques de la villa des Atrides, le petit café grec, le studio de cinéma et le mur de pierre de *La Medesima Strada* de K. M. Grüber toujours et j'ai aussi la Grèce d'aujourd'hui dans l'œil, comme arrêtée dans les années 60, avec ses routes à moitié goudronnées, ses petits cafés aux murs lambrissés, et les dernières offenses d'un monde moderne interrompu. Et les rues au chaos et à la pauvreté sublimes du Caire.

Depuis quelques temps, les scénographies de la Llevantina inspirées par ces fantômes (toujours l'Histoire et toujours aussi l'histoire du théâtre, la chaîne des spectacles passés), inspirées aussi par la leçon de réalisme d'Anna Viebrock pour Marthaler, convoquent de véritables espaces réels qui savent à la fois évoquer le dehors et renvoyer au théâtre. Pour ma mise en scène du *Prince de Hombourg*, c'était une vieille salle des fêtes républicaine avec son estrade qui était reproduite avec un réalisme poignant et dérisoire ; pour *On ne sait comment* de Pirandello, c'étaient les faux murs d'un théâtre qui avaient été dressés, et une vieille toile peinte et un rideau rouge. Et à chaque fois, à un moment, l'illusion tombait et c'était la salle entière du théâtre, celle dans laquelle nous étions pris, acteurs, et spectateurs et techniciens, qui devenait le lieu de la méditation. Vous le savez, j'allume la salle. Je veux ainsi que le fait que nous soyons au théâtre apparaisse. Je veux surtout pouvoir pratiquer notre théâtre : il s'adresse directement à la salle. Il est frontal, adressé aux gens. Certains disent : fraternel. On voit les spectateurs, ils se voient, ils se sentent, ils se fabriquent eux-mêmes souvent, se transforment en salle de théâtre réelle, qui se pense, se met à l'épreuve, se sent vivre.

La scénographie de *Hypérion* est une place greco-égyptienne d'aujourd'hui. Un petit café des années 70, car c'est ainsi qu'ils sont tous, avec ses murs lambrissés, sa treille, ses fenêtres en fer, ses pavements larges et blonds, un peu vulgaires, la chaussée à moitié faite, entre goudron et terre jaune, et la façade d'un bâtiment public, mairie, ou « ANPE », les mobylettes, les kiosques à cigarette, les trottoirs hauts, les fils électriques, les haut-parleurs municipaux pour les annonces officielles, les arbres... Ainsi la Grèce d'aujourd'hui est-elle encore orientale, quasiment du tiers-monde, pauvre encore, comme arrêtée dans les années 70, et aussi sous le coup des injures de l'urbanisme moderne technocratique, ces lampadaires occidentaux, ces « mobiliers urbains » imbéciles et standardisés, bâtiments de l'État ou de ses succursales, pour administrer les corps.

J'espère saisir ainsi la bâtardise de notre monde, sa poésie aussi, terrible et certaine : le passé qui transparait encore, la Méditerranée, le soleil, le désordre, la vie toujours un peu sauvage, et là-bas l'Orient, la Grèce - bon sang, qui n'est pas rien mais qui est tout pour notre naissance ; et la surdité, l'oubli, le choix de la laideur, la jeunesse qui ne savait pas qu'on la voudrait si peu. Europe. Ça posé là, dans un réalisme de théâtre. Qui dépend absolument de lui : pauvre et digne, qui dépend de la splendeur que lui accorde le spectateur. Et aussi parfois de l'abandon dans lequel le spectateur le laisse. Une place sans chichis comme un décor rude, matériel, prosaïque, que le travail de l'esprit allège, restitue naïvement dans son illusion, comme une enfance. **M.-J. M.**

# Hypérion : extraits

Heureux celui dont le cœur tire joie et force de la prospérité de sa patrie!

•  
Pour moi, c'est comme si l'on m'avait jeté dans un bourbier, refermé sur la tête le couvercle d'un cercueil, quand on me parle de la mienne, et de m'entendre appeler « Grec », je me crois le chien à qui on passe le collier autour du cou pour l'étrangler.

•  
Quand, voyant un enfant, je songe au joug honteux et corrupteur qu'il va porter, comme nous, et qu'il languira, comme nous, qu'il cherchera comme nous des hommes vrais, qu'il poursuivra la beauté et la vérité comme nous, qu'il périra sans fruit parce qu'il aurait été seul comme nous : arrachez donc vos fils à leur berceau et précipitez-les dans le fleuve, pour les soustraire au moins à votre honte.

•  
Je veux prendre la pelle et jeter la boue dans une fosse. Un peuple où l'esprit et la grandeur n'engendrent plus ni esprit ni grandeur, n'a plus rien de commun avec ceux qui sont encore composés d'hommes vrais, il n'a plus aucun droit, et c'est une vaine et superstitieuse bouffonnerie que de vouloir continuer à honorer ces inertes cadavres, comme s'ils cachaient des cœurs romains. Qu'ils disparaissent ! L'arbre desséché et pourri doit être abattu, car il dérobe la lumière et l'air à la jeune vie qui mûrit pour un nouveau monde. Que l'on m'allume donc une torche, et je brûlerai l'ivraie de ces garrigues ! Que l'on me prépare la mine, et je ferai sauter ces souches endormies ! D'autres temps commencent, cet accent n'est pas issu de mon siècle puéril, ce n'est pas le sol où le cœur de l'homme halète sous le fouet de l'opresseur. Oui ! par ton âme superbe, ami ! tu sauveras avec moi la patrie. Je le veux, ou périr.

•  
Tu concèdes à l'État, me semble-t-il, trop de pouvoir, il n'a pas le droit d'exiger ce qu'il ne peut obtenir par la force, on ne peut obtenir par la force ce que l'amour donne, ou l'esprit. Que l'État ne touche donc point à cela, sous peine que l'on cloue sa loi au pilori ! Par le ciel ! il ne mesure pas l'étendue de son péché, celui qui prétend faire de l'État l'école de mœurs. L'État dont l'homme a voulu faire son ciel s'est toujours changé en enfer. L'État n'est rien de plus que la rude écorce protégeant l'amande de la vie, le mur enfermant le jardin de nos fruits et de nos fleurs. Mais que peut faire le mur si la terre est sèche ? La seule pluie du ciel y peut quelque chose. Ô ferveur ! Jésus. La mort est messagère de vie, si nous dormons maintenant dans nos chambres de malade, c'est que bientôt nous nous réveillerons guéris.

– Je t'en prie, entre dans Athènes une fois encore, et considère aussi les hommes qui circulent dans ses ruines, les rudes Albanais et les autres Grecs, bons et naïfs, qu'une danse joyeuse et un conte sacré suffisent à consoler de l'ignominieuse tyrannie qui les opprime... Diras-tu que tu as honte d'une telle matière ? Je la crois encore modelable. Peux-tu détourner ton cœur de ces nécessités ? Ils ne sont pas mauvais, ils ne t'ont fait aucun mal !

– Que puis-je pour eux ? demandai-je.

– Donne-leur ce que tu as en toi, répondit-elle, donne-leur...

– Pas un mot, pas un mot de plus, grande âme ! m'écriai-je. Comme tu me subjuges d'ordinaire, on dirait que je n'ai agi que contraint...

– Ils ne seront pas plus heureux, mais plus nobles. Non !! Ils seront aussi plus heureux. Il faut qu'ils sortent, qu'ils surgissent, comme des flots de la mer les jeunes montagnes lorsque soulève le feu souterrain.

– Sans doute suis-je seul et m'avancé-je sans gloire parmi eux. Mais un homme vrai n'a-t-il pas plus de pouvoir que des centaines de fragments d'hommes ?  
– Nature sacrée ! tu es en moi et hors de moi la même.

– Peut-être n'est-il pas si difficile d'unir ce qui est hors de moi au divin qui est en moi. Si le petit royaume de l'abeille prospère, pourquoi ne réussirais-je pas à planter et à bâtir ce qu'il faut ?  
– Quoi ? Où le marchand arabe sema son Coran, un peuple de disciples s'est levé comme une forêt sans bornes, et le champ ne serait pas fertile, où l'antique vérité retrouve une nouvelle jeunesse ?

– Que tout foncièrement change ! Qu'un nouveau monde jaillisse des racines de l'humain. Qu'une nouvelle divinité règne sur les hommes, qu'un nouvel avenir s'ouvre à eux !

– Dans l'atelier, dans les maisons, les assemblées, les temples, partout, que la métamorphose s'accomplisse ! (...)

– Je me tenais maintenant devant les décombres d'Athènes comme le laboureur sur la friche. Repose seulement, pensai-je en regagnant le bateau, repose, terre assoupie ! Bientôt la jeune vie reverdira en toi et grandira vers les bénédictions du ciel. Bientôt les nuages ne pleuvront plus jamais en vain, bientôt le soleil aura retrouvé ses antiques disciples.

– Tu demandes où sont les hommes, Nature ? Tu pleures comme un instrument dont ne joue plus que le vent, frère du hasard, parce que le musicien qui savait en jouer est mort ? Ceux que tu attends reviendront, Nature ! Un peuple rajeuni te rajeunira, tu seras sa fiancée, et l'antique alliance des esprits sera renouée avec toi.

– Il n'y aura qu'une seule beauté : l'homme et la Nature s'uniront dans l'unique divinité où toutes choses sont contenues.

# Friedrich Hölderlin

Friedrich Hölderlin est un poète et philosophe de la haute période classico-romantique en Allemagne. Il fait partie de cette génération qui vient après Goethe (qui a été très réticent à donner leur place à ces nouveaux intellectuels). Il est l'ami de Hegel et de Schelling, étudiants comme lui au Grand Séminaire de Tübingen, et avec lesquels on considère qu'il est le fondateur de l'idéalisme allemand. Il est le grand inventeur de la modernité poétique. C'est lui qui assigne à la poésie moderne sa nouvelle destination : prosaïsme, suture à la philosophie, tension prosodique, fragmentation etc. Avec Hölderlin apparaissent les maîtres-mots de la modernité artistique. Il est aussi celui qui a essayé de penser son temps, et d'en résoudre les tensions, se demandant que faire de l'héritage grec et de l'héritage manqué de la Révolution française. C'est dans cette réflexion profonde sur l'invention de la politique, que Hölderlin déploie sa nouvelle fonction de poète. Hölderlin a fait l'objet d'un nombre vertigineux de lectures et d'appropriations. La plus massive a été l'interprétation de Heidegger, qui fait de Hölderlin le poète par excellence de la nation allemande, de son destin, et du dévoilement de l'Être. Cette interprétation est grave, car elle a permis d'annexer Hölderlin du côté du social-nationalisme allemand. C'est à cette interprétation qu'aussi bien Klaus Michael Grüber que Philippe Lacoue-Labarthe, par exemple, ont essayé d'arracher Hölderlin. Faisant de lui le poète d'une révolution authentique et d'une nouvelle manière de traiter le monde dans l'art. Hölderlin a élaboré une œuvre d'une intensité exceptionnelle. Devenu précepteur pour gagner sa vie (il avait refusé de devenir pasteur et s'est dès lors, toujours heurté à des problèmes financiers), il obtient un poste dans une maison appartenant à un riche banquier de Francfort. Hölderlin rencontre en la femme de ce dernier, Susette Gontard, qu'il appelle « Diotima » dans ses poèmes et dans son roman *Hypérion*, le grand amour de sa vie. Découvert par le mari, le bonheur de cette relation ne dure pas. Hölderlin quitte Francfort en septembre 1798. Survient alors une période d'intense créativité, avec les grandes élégies et le second volume de *Hypérion*. Il écrit également des textes philosophiques et une tragédie, *Der Tod des Empedokles (La Mort d'Empédocle)*, qui reste inachevée. Parmi les grands poèmes de Hölderlin, on peut citer : *Brot und Wein (Pain et Vin)* ; *L'Archipel*, où l'on voit à l'œuvre le « retour » et le rapport

élucidé à la Grèce antique que Hölderlin fait effectuer poétiquement à l'Allemagne de son temps ; *Heidelberg* et *Le Rhin, Germanie, Patmos* etc.

En 1802, il se résout à venir travailler en France. Après avoir tenu un bref emploi de précepteur à Bordeaux, Hölderlin retourne au bout de quelques mois en Allemagne. Ce voyage du « retour », effectué probablement à pied, à travers la France post-révolutionnaire, bonapartiste, renferme sa part de mystère et d'inconnu. L'histoire littéraire tend en tous les cas à dater l'éclosion de la « folie » du poète de ce « retour de Bordeaux ». Il y a appris la mort de Susette Gontard et revient à Nürtingen. Son état de santé se dégrade de plus en plus. Il sera interné de force dans la clinique du docteur Autenrieth à Tübingen en 1806. *Les Grands Hymnes* de Hölderlin sont écrits entre 1800 et 1803, et des fragments extraordinaires de la grande poésie hymnique sont écrits jusqu'en 1806 environ (la datation devient difficile à ce moment-là). À partir de 1800, Hölderlin traduit : Pindare et Sophocle : *Cédipe, Antigone, Les Remarques sur Cédipe et Antigone*, des textes d'une densité inouïe et d'une importance considérable sur la tragédie et pour la traduction occidentale du « mythe tragique » dans le monde moderne.

Les trente-six dernières années de la vie de Hölderlin se déroulent dans l'ombre de la folie, chez le menuisier Ernst Zimmer à Tübingen. Il meurt le 7 juin 1843. Hölderlin rédige encore, de 1807 à 1843, des poèmes portant principalement sur le cycle naturel des saisons, en les affectant de dates fantaisistes : 1748, 1936, poèmes signés à partir de 1841, sous le pseudonyme de Scardanelli.

C.T. Schwab édite après la mort du poète la première édition de son œuvre (1846).

La vie de Hölderlin est remarquable en ceci qu'elle est coupée en deux. Il y a le temps de la production artistique, le temps de l'amour, de la difficulté à vivre, à trouver une place et il y a le temps du retrait dans la fameuse tour de Tübingen, où Hölderlin, réputé fou, a passé plus de la moitié de sa vie, recueilli à l'âge de 37 ans par la famille du menuisier Zimmer qui l'a hébergé jusqu'à la fin de ses jours. Hölderlin, entré ainsi dans le silence au plein temps de sa jeunesse, ne devait quasiment plus écrire, ni établir de contacts avec le monde, sans toutefois mourir de mort violente mais plutôt « errer sous l'impensable » comme il l'avait dit de Cédipe et de l'homme moderne.

# Marie-José Malis

Marie-José Malis, native de Perpignan, est ancienne élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris et agrégée de lettres modernes. Son parcours est jalonné de rencontres et d'expériences qui ont forgé son travail et son approche du théâtre : tout d'abord la lecture des textes et la rencontre avec des œuvres telles que celles de Kantor, Grüber, Vitez puis son activité de formatrice dans diverses universités où elle enseigne le jeu et la dramaturgie. Elle crée et dirige une licence professionnelle-théâtre à Perpignan, elle intervient au Théâtre de la Vignette - Université Paul Valéry à Montpellier et au Conservatoire de Genève. Elle dirige La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2014.

En 1994, elle fonde la Compagnie La Llevantina, qui a fait l'objet de 1998 à 2002 d'une convention de résidence signée entre la DRAC Languedoc-Roussillon et le département des Pyrénées-Orientales. En 2002, La Llevantina devient compagnie conventionnée. De 2007 à 2010, La Llevantina est en résidence au Forum de Blanc-Mesnil puis en 2010 au Centquatre. En 2010, Marie-José Malis est accueillie en résidence Villa Medicis hors les murs à New York et à l'École Cal'arts de Los Angeles.

Des partenaires fidèles suivent et accompagnent le travail de Marie-José Malis depuis plusieurs années : le Théâtre Garonne de Toulouse, L'Échangeur à Bagnolet, le Forum du Blanc-Mesnil, le Théâtre des Bernardines à Marseille, le Théâtre la Vignette à Montpellier, l'Espal Scène conventionnée du Mans, le Théâtre de l'Archipel Scène nationale de Perpignan.

Le théâtre de Marie-José Malis est un théâtre du texte et de la présence. Les acteurs y développent une vérité d'expression particulière et l'espace aussi y est remarqué pour sa densité poétique et son invention. La question qui travaille continûment ses mises en scène est au fond la question du devenir du théâtre : comment l'expérience théâtrale, ses qualités propres et uniques, ses conditions matérielles, spirituelles, peuvent être maintenues aujourd'hui pour les spectateurs actuels ? Le choix des textes va avec cette préoccupation : le répertoire de la compagnie varie entre de grands textes du répertoire et des textes mineurs, poétiques ou théoriques, plus actuels, qui permettent de montrer que le théâtre est un lieu qui organise la pensée du temps, met en lumière ses déchirures, les conditions de

son courage aussi. Sa conviction est que le vrai théâtre est aussi rare que la vraie politique. La représentation doit redonner à sentir comment ce soulèvement a lieu, ici et maintenant, comment les conditions de la vraie politique sont rendues aux hommes, dans la chaleur et le travail du théâtre.

Marie-José Malis a mis en scène :

- *Aléthéia, des traces des grandes ombres*, sur des textes de Jean-Luc Godard, parcours spectacle conçu en 2001 pour la Forteresse de Salses, en collaboration avec le Théâtre National de Marionnette de Géorgie et en coproduction avec le Centre des Monuments Nationaux et le Conseil Général des Pyrénées-Orientales
- *Ouvriers Paysans*, de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet d'après le roman d'Elio Vittorini
- *Les Femmes de Messine* créé dans le cadre du festival Oktobre
- *Œdipe le tyran*, de Hölderlin d'après Sophocle
- *Enter The Ghost*, d'après *Contre la Télévision* de Pier Paolo Pasolini
- *Un orage serait bien beau ici*, d'après *La Promenade* de Robert Walser
- *Le Prince de Hombourg*, de Kleist, en collaboration avec Alain Badiou
- *On ne sait comment*, de Luigi Pirandello
- *Le Plaisir d'être honnête*, de Luigi Pirandello
- *Les Géants de la Montagne*, de Luigi Pirandello
- *Le Rapport Langhoff* créé à La Comédie de Genève.

# Les comédiens

**Pascal Batigne** suit de 1986 à 1989 les cours de l'Entrée des Artistes (E. D. A., Yves Pignot); de 1989 à 1992 il est comédien au sein du Théâtre du Campagnol dirigé par Jean-Claude Penchenat. Il participe à tous les spectacles de la Compagnie La Llevantina depuis sa création.

**Juan Antonio Crespillo** a suivi la formation de la Section Professionnelle d'Art Dramatique du Conservatoire de Lausanne, Doyen André Steiger. Au théâtre, il travaille sous la direction de Marie-José Malis (Pirandello *Le plaisir d'être honnête*), Françoise Courvoisier, Nalini Menamkat (*Amphitryon* de Molière), de Joan Mompert (*On ne paie pas, on ne paie pas* de Dario Fo, *La Reine des Neiges* de Domenico Carli), Omar Porras (*Ay! Quixote*, *Bakchantes*, *Noces de sang*), ainsi qu'avec Valentin Rossier (*Figaro divorce* d'Odön von Horvath, *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*), Hervé Loichemol (*Minna von Barnhelm* de Lessing, *Les Juifs* de Lessing, *Candide* d'Yves Laplace, *Lever les yeux au ciel*, *Cinna*, *Lettre à un directeur de théâtre*, *La petite Catherine de Heilbronn*, *Hamlet Machine*, *Abraham sacrifiant*, *Nos Fantômes*, *Le Seigneur des lieux*, *Feu Voltaire*, *Zaïre*, *Maison Commune*), Frédéric Polier (*Cymbeline* de Shakespeare), Guillaume Chenevière (*Mystère Shakespeare* de Guillaume Chenevière), Vincent Coppey (*Plein Soleil* de Vincent Coppey), Domenico Carli (*Boléros* de Domenico Carli), Claude Stratz (*Monsieur Bonhomme et les incendiaires*, *Ce soir on improvise* et *Un ennemi du peuple*), François Marin (*Apothéose secrète* et *La septième vallée*), Martine Paschoud (*Blanche Neige* et *Cendrillon*), Dominique Pitoiset (*Pouchkine*), Séverine Bujard (*Enchaînés* de O'Neil, *Un chapeau de paille d'Italie*).

**Sylvia Etcheto** Comédienne de théâtre formé au CREUFOP, licence professionnelle à l'Université de Perpignan en 2001, elle a travaillé avec plusieurs compagnies dont la Compagnie de Thierry Bedard pour la création de *En Enfer* qui est présenté au Festival d'Avignon In en 2004. Elle travaille avec la Compagnie La Llevantina depuis 2002. Elle a également une expérience de comédienne au cinéma sur plusieurs films moyens et longs-métrages de Valérie Gaudissart, dont *Céleste* (Prix de la Presse à Clermont-Ferrand, Prix du Public à Brive, Prix du Scénario à Brest en 2005). Elle crée également en 2002 avec Ode Roméo la Compagnie Vu d'en Bas, qui a choisi la marionnette comme support principal.

**Olivier Horeau** suit une formation au Conservatoire National de Région à Nantes, dont il reçoit en 1987 le Premier Prix. Il est ensuite élève de l'Entrée des Artistes (EDA, Yves Pignot) et de L'École du Théâtre National de Chaillot. Il a ensuite travaillé avec de nombreux metteurs en scène comme Christian Besson, Luc Clémentin, Christine Farré, Jean-Jacques Bricaire, Roland Topor, Jérôme Savary, Jean-Luc Tardieu, Antoine Caubet, Katia Ponomareva, Frédéric Poinceau. Il joue dans tous les spectacles de la Compagnie La Llevantina depuis 1995.

# Les comédiens

**Frode Bjørnstad** aime à rappeler qu'il n'a pas eu à mettre les pieds dans une institution scolaire avant l'âge de sept ans et demi, temps donné à jouer et à inventer, dans la rue et dans les bois, à construire des cabanes perchées dans des arbres, en été sur et dans l'eau de la mer, en barques et radeaux bricolés pour fjords et étangs, en hiver en patins et en ski. Adolescent, il parcourt le continent européen. Puis il prend quelques cours de théâtre à la fois théorique et pratique puis concourt à l'émergence, dans les années 80, de la scène alternative de Bergen, tantôt comédien, tantôt technicien son et lumière. En 1989, il intègre le Théâtre du Radeau, pour vingt années d'aventures et de créations. Par la suite il tourne en tant que comédien avec la Compagnie La Llevantina, Les Endimanchés, Axe-Ensemble, Compagnie Anomalies et Perspectives, Ensemble Offrandes, Cie Écrire un Mouvement... Il prête son concours également à divers courts et moyens-métrages. Il travaille entre autres à l'accès au théâtre aux handicapés mentaux.

**Isabel Oed** est allée progressivement vers le théâtre, tout en poursuivant des études de langue et d'architecture. Formée lors de stages avec Zygmunt Molik, Alain Knapp, Frédéric Leidgens, Mamadou Dioumé, Pierre Meunier... et par des cours de Bûto. Elle participe depuis 1996 à des créations d'écritures contemporaines, expérimentales ou classiques avec Frédéric Leidgens, Pierre Henry, Michel Véricel, Isabelle Esposito, Muriel Vernet, Pascal Mengelle, Marion Coutarel ; et travaille avec des groupes/collectifs de musique : Les Barbarins Fourchus, Johnny Staccato, Der Zoologe von Berlin. Elle participe régulièrement à la fabrication de décors.

**Victor Ponomarev** Formé à l'École d'Anatoli Baskakov en Russie, il participe en France à de nombreux stages. Il travaille au théâtre sous la direction de nombreux metteurs en scène : Cyril Grosse, Anatoli Baskakov, Jeanne Mathis, Alexis Forestier, Georges Perpès et Françoise Trompette, Clyde Chabot, Perrine Griselin, Nicolas Ferrier, Ivan Dmitrieff, Pierre Chabert, François Marthouret et Julie Brochen, Magali Bonat, 3DFamily, Sylvain Maurice, Les Voyageurs de l'Espace, Henri Jules Julien. Depuis 2003, il travaille régulièrement avec Marie-José Malis (Compagnie La Llevantina) et aussi avec Judith Depaule (Compagnie Mabel Octobre), Katia Ponomareva (l'Ensemble A Nouveau).